

Michel Pavloff

Septembre déjà

Roman

scali

20080XXX

© Éditions Scali, 2008 – Première édition
80, rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris
www.scali.net
ISBN 978-2-35012-XXX-X

« *Septembre, déjà. Que nous réserve l'hiver ?* »

Anton TCHEKHOV

Oncle Vania

J'écris des livres que je signe pas.

Je fais commerce de mes mots, on me paye, j'écris. Je suis nègre dans l'édition. Il paraît que j'ai un talent pour ça. C'est sûrement vrai, j'ai tout le temps du travail. Les éditeurs n'arrêtent pas de me présenter des gens qui ont fait quelque chose dans leur vie. De grandes choses ou de toutes petites. Ils marquent des buts, perdent des guerres, gagnent des courses, achètent des usines, ils ont une maladie rare, ils gouvernent leur pays depuis quarante ans, ils ont été violés par leur père, ils font le tour du monde en scooter, ils ont chanté une chanson à la télé.

Tout d'un coup, quelqu'un pense qu'il y a une histoire à raconter. Là, tout de suite. Que ça pourrait intéresser pas mal

de gens. En tout cas, que ça vaut la peine de fabriquer, mais vite, un livre. Ils ont tous un point commun, écrire, ce n'est pas leur métier. Alors il y a de bonnes chances pour que ce soit à moi qu'on demande de le faire.

– Et ça te fait vivre ?

Je l'avais un peu oublié depuis toutes ces années, Victor Sonorowietcz. Sonor, comme on l'appelait dans l'amphi. Comme nous tous, il avait alors tendance à délaissier la gestion et le marketing. Lui, c'était le rugby et les filles. Il avait de bons résultats dans les deux disciplines et j'éprouvais à son égard une admiration secrète, ainsi qu'une vague jalousie.

Il avait, en vain, essayé de m'initier au rugby.

Pour ce qui est des filles, il me trouvait trop compliqué. Bon camarade, il entendait m'aider à surmonter mes inhibitions pour me permettre de le rejoindre dans cet activisme sensuel qui était son ordinaire mais où il s'ennuyait quelque peu. Un activisme qui m'irritait parfois, mais avait ses bons côtés et, Sonor étant toujours disposé à me présenter les amies de ses amies, j'y trouvais même quelque charme. Jusqu'au jour où, alors que nous partageons, dans une convivialité jubilatoire, les faveurs de la même jeune femme, celle-ci s'était livrée à une comparaison anatomique qui n'avait pas tourné à mon avantage. Pour me reconforter, je me souviens qu'il m'avait offert une assiette de frites dans une brasserie de la gare du Nord.

– Quelle salope !

Son indignation était sincère. Il fronçait les sourcils en trempant ses frites dans le pot de moutarde.

J'avais oublié. Et voilà que tout un pan de ma vie, daté au carbone quatorze, avec les odeurs, les bruits, les musiques, les émotions d'époque, se met à émerger, intact. Une espèce d'hologramme avec moi dedans. Pour Sonor, les vingt-six années qui se sont glissées entre nous n'existent pas. Au téléphone, il avait repris les choses où on les avait laissées.

– C'est Sonor. Qu'est-ce que tu deviens ? J'aimerais bien qu'on se voie. Je lui ai donné rendez-vous au Café Delmas, place de la Contrescarpe. J'étais un peu en retard. Il m'attendait, attablé à la terrasse. Je l'ai reconnu de loin. Veste de lin grège, presque blanche, juste un peu froissée. Toujours sa bonne tête et plutôt fière allure.

– Ça paye de faire le nègre ?

Le sourire de Sonor. Immense, rectangulaire, découvrant toutes ses dents, celles du bas aussi, éclairant son regard, plissant ses yeux. Le sourire de Sonor, je m'en souviens.

Est-ce que ça paye ? Sans doute, oui, plus qu'avant. Plus que comme rédacteur publicitaire. Pourtant, à la grande époque, on n'était pas mal payés, dans les agences de pub, et on ne souffrait pas encore en travaillant. On pouvait faire avaler n'importe quoi à tous ces cadres sup, directeurs du marketing et autres chefs de produits qui ne s'aventuraient chez nous qu'avec circonspection et nous consultaient humblement sur le langage à tenir pour séduire cette ménagère de moins de cinquante ans qu'ils convoitaient tous. Ils ne savaient jamais si on était des sales gosses ou des stratèges visionnaires. Nous non plus.

Mon heure a sonné quand le fondateur de l'agence qui m'employait, grande figure de la réclame des années cinquante, a pensé qu'il était temps de publier ses Mémoires. Moins doué pour l'écriture que pour les affaires, il avait produit quelques dizaines de feuillets enfilant des anecdotes, les unes après les autres, à la manière d'un compte rendu d'assemblée générale, plongeant ainsi son éditeur dans un grand embarras. Angoissé, pris par le temps, ce dernier recherchait une plume capable de rendre, en quelques jours, le manuscrit comestible. J'ai fini par récrire le livre de fond en comble. Pour flatter les fantasmes supposés des lecteurs, j'y avais même adjoint quelques paragraphes de mon cru portant témoignage de l'atmosphère anarchique et dissolue, indispensable à la créativité, qui était censée régner dans l'agence. Soulagé, l'éditeur avait convaincu le grand homme de la pertinence de mon travail. Le livre a été un succès.

Moi, on m'a demandé de partir.

L'auteur ne tenait pas à croiser tous les jours, dans ses couloirs, l'image vivante de son imposture. Il voulait m'oublier. Un nègre, quand il a fini son travail, on le congédie. On le jette, comme un mouchoir de papier. Je ne le savais pas encore.

Depuis, l'édition a été bonne fille avec moi. On a fini par me regarder comme un garant de tirages honorables. On connaît mon respect scrupuleux de la loi nègre, celle du silence, et j'ai appris à me mouvoir entre forfaits, à-valoir et partages des droits d'auteur. Oui, nègre, ça peut payer.

– En somme, tu es un auteur à succès, mais personne ne le sait. Pourquoi tu n'écris pas pour toi ?

Je propose de commander deux autres cafés.

Je ne vois pas tout de suite les traces du temps sur son visage, toujours lisse et glabre. Seule une calvitie élégante, bien établie, témoigne du chemin parcouru. Mais, autrefois, je m'en souviens, nulle angoisse ne venait troubler le regard intense de Sonor. D'où lui vient cette gravité qu'il laisse entrevoir aujourd'hui ? Je me demande s'il distingue, lui aussi, dans mes traits, quelque marque secrète.

Je le questionne, il se raconte volontiers. C'est d'un crépuscule précoce qu'il souffre. Je résume : récemment encore, il occupait les fonctions de directeur des ressources humaines dans un groupe international de cosmétiques. Il s'était accoutumé, jusqu'à les trouver naturels, à tous les signes qui manifestaient l'importance de son rang et, en premier lieu, au salaire substantiel qu'on lui versait chaque mois. Il ne payait même pas les amendes de la belle voiture qu'on mettait aimablement à sa disposition et ne désertait les grandes tables que lorsqu'il décidait de perdre quelques kilos.

Et voilà qu'on vient de le foutre à la porte, trop vieux, trop cher.

L'homme est blessé. Il n'a rien vu venir. Il y a, dans son désarroi, une manière de culpabilité expiatoire liée à la nature même de sa disgrâce. Ne meurt-il pas du glaive par lequel il a tant frappé ? L'ironie cruelle qui le fait, déerache viré, arroseur arrosé, semble éveiller en lui des échos de justice divine.

– De toute façon, ça ne pouvait que mal finir. Les plans sociaux, c'est drôle pour personne. Mais je ne pensais quand même pas qu'ils en feraient un rien que pour moi.

Il se tait un instant, son sourire s'efface.

– J'ai perdu mon fils, me dit-il. Il y a deux ans. Accident de moto. Et depuis ça...

J'encaisse cette information. Je voudrais répondre.

– Allez, dit Sonor, ne fais pas cette tête. Je suis content de te revoir.

Des yeux, il suit une serveuse traversant la salle avec son plateau chargé de verres.

– Dis donc, ils les choisissent bien, ici.

La grille de recrutement du Café Delmas doit effectivement intégrer des paramètres spécifiques. La jeune déesse qui nous apporte nos cafés, pantalon noir ajusté, tee-shirt noir avec *Café Delmas* en lettres blanches sur les seins, prend son temps, pose devant nous les tasses, deux verres d'eau, des sachets de sucre en poudre, et deux petites pochettes hermétiques renfermant, je viens souvent, deux pralines.

– Merci, dit Sonor, gentiment.

Elle glisse la note sous une tasse et nous quitte. À regret, me semble-t-il, mais je peux me tromper. Les serveuses du Café Delmas ont le talent de me donner à penser qu'elles me distinguent de la masse grisâtre des autres consommateurs.

Sonor, pensif, la regarde s'éloigner.

– Toutes ces femmes. Quel supplice !

Son brame est déchirant. Il redoute décidément l'heure du couvre-feu. Sonor est marié. « Depuis des lustres », me dit-il, d'un geste vague. Avec Christine, mais oui, cette Christine-là, qui croisait déjà dans les parages, la dernière année de fac. Cette Christine que, paraît-il, j'ai connue, et dont je ne garde

aucun souvenir, a épousé Sonor. Et ils ont eu trois enfants, dont deux filles. « Superbes », précise-t-il avec un enthousiasme un peu forcé.

Superbes, et envolées. Sonor, dans la douceur de son Sud-Ouest, découvre le tête-à-tête avec Christine et, sans doute, avec lui-même. Il semble paralysé par cette confrontation à laquelle il ne songe pourtant pas à se soustraire. « On ne fait plus l'amour, me confie-t-il. C'est ça, le problème. Parfois, j'ai envie d'elle, mais je n'ose pas lui dire ».

Puisqu'il m'a tout dit, il veut tout savoir sur moi.

Je reste évasif. Au risque de le blesser, lui qui se livre en confiance à son ami de vingt-six ans, je n'évoque qu'avec réticence ce qui ne relève pas de ma vie professionnelle. Je parle peu de Lucile. J'ai besoin de temps. Je ne sais pas ce que nous allons faire de nos retrouvailles, Sonor et moi. Je ne sais même pas s'il y a un futur après le Café Delmas.

– Tu écris aussi pour toi ?

Comment se fait-il que je me mette à lui répondre ? Je n'ai rien dit à personne de ces heures de souffrance et de bonheur, de doute et d'euphorie. Je n'ai encore parlé à personne de ce manuscrit si lent à éclore. Sauf à Lucile, justement. À Lucile, je ne peux rien cacher. Elle, elle sait quand j'écris vraiment. Je dois exprimer une absence particulière ou me couler dans une posture bizarre. Quelque chose comme la tête rentrée dans les épaules, le dos arc-bouté.

– J'en étais sûr. J'étais sûr que tu écrivais un roman.

Sonor me regarde. Il enchaîne avec une conviction qui me surprend.

– C’est ça que tu dois faire, c’est évident. Laisse tomber tous ces malades avec leurs souvenirs à la con et écris tes livres. Tu as des choses à dire. Il parle de quoi, ton roman ?

Et me voilà en train de tout déballer. J’explique les idées, les notes, relues, développées, reconstruites, imbriquées, travaillées comme une matière brute. Mon projet d’écriture qui me semblait, il y a peu, relever d’une ambition indécente, je m’entends l’exposer en un propos réfléchi, l’assumer comme un projet en marche.

– Il y a une chose à laquelle je pense tout le temps. C’est une petite fraction de temps, ce millième de seconde qui peut nous voir basculer dans la sauvagerie, nous, les êtres évolués. Comment cette part de sauvagerie tapie au fond de nous peut-elle avoir raison de notre humanité ? Quel bug pousse Othello à tuer Desdémone de ses mains ? Quel monstrueux dérèglement dans la pensée nazie ? Par quel glissement le soldat tortionnaire est-il emporté ?

– C’est pas une histoire d’amour, on dirait ?

– Non. Quoique...

Je lui dis tout aussi de mon inhibition, espérant peut-être qu’il m’aidera à la vaincre. Je lui parle de cette peur d’enlever mon masque de nègre, d’écrire en mon nom, d’affronter le regard de ces éditeurs dont je connais les jugements acérés, immédiats, pour les avoir entendus prononcer devant moi, souvent avec mon assentiment. J’écris depuis si longtemps à la place des autres que je ne me sens pas le courage d’entrer dans la lumière. Écrire sur commande, c’est sans risque. Écrire, tout court, c’est m’exposer à tous les dangers. En premier lieu,

celui de la chute. Douloreuse et, à coup sûr, définitive. Je ne veux pas que ceux qui se disputent aujourd'hui un créneau dans mon agenda puissent tout simplement me rendre mon manuscrit, en me disant : « non merci ».

– Mais si tu n'écris pas pour être lu, tu écris pour quoi ?

– Je ne sais pas. À la longue, les histoires des autres m'ont peut-être donné envie d'écrire les miennes. Oui, c'est ça, j'écris pour voir si j'ai, moi aussi, des gens, des vies dans la tête. C'est tout.

– C'est tout ?

– Oui, c'est tout. En fait, je suis un récrivain. Pas un écrivain.

– Tu en es sûr ?

– Non.

Les cafés sont presque froids. Nous vidons nos tasses quand même.

– Il me vient une idée, dit Sonor. Et là, tu pourrais me rendre un vrai service.

Dans la typologie des quinquas début de siècle, Sonor se classe d'emblée dans les entrepreneurs aventuriers. Il vient d'investir ses indemnités de licenciement dans une prise de participation, majoritaire évidemment, au capital du *Caneton gascon*, un hebdo gratuit, diffusé à quelques dizaines de milliers d'exemplaires sur trois départements de sa région. *Le Caneton gascon* tire la majeure partie de ses recettes, je l'apprends, des annonces les plus variées que ses lecteurs y font paraître, mais commence à souffrir, comme toute la presse, de la concurrence

d'Internet et connaît une stagnation alarmante depuis plusieurs mois.

– C'est pour ça que c'était une bonne affaire. Avec moi, ça va devenir un vrai journal, avec des vraies infos sur la vie des gens, une tribune ouverte à tous. Internet, je les emmerde. Et c'est là que tu pourrais m'aider.

Il va me proposer de devenir pigiste, ou envoyé spécial. Peut-être envisage-t-il de me confier la rubrique littéraire ? J'échafaude une stratégie d'esquive.

– Tu pourrais t'occuper des mots croisés.

Je ne m'y attendais pas.

– Ils adorent ça, les mots croisés. Tu n'imagines pas le courrier qu'on reçoit quand il y a une erreur dans une grille. *Le Caneton*, ils le lisent d'abord quand ils veulent acheter ou vendre quelque chose, et puis il y en a qui finissent par le prendre toutes les semaines, rien que pour les mots croisés et la solution de la semaine d'avant. Je ne donne pas la solution dans le même numéro, je fidélise. C'est une agence spécialisée qui nous vend les grilles. On peut choisir le niveau de difficulté, mais leurs définitions, c'est toujours du standard. On dirait des mots fléchés. Et c'est hors de prix. Toi, tu aimes les mots. Ça t'amuserait, je suis sûr que tu serais bon.

Il m'arrive, par désœuvrement, de m'attaquer aux mots croisés qui me tombent sous la main, la plupart du temps sans les finir. Je ne ressens aucune passion pour cette activité. Pourtant, l'idée de prendre les choses à l'envers, de nouer les fils de l'intrigue, de doser froidement l'effort imposé à mes semblables, fait naître en moi une petite excitation.

– Et tu pourras signer de ton nom : les mots croisés, problème numéro quarante-sept, par Edouard Mallemort.

J'accepte. Nous ne parlons pas d'argent, je crois que ça l'arrange. Sonor est ravi de son idée.

Évidemment, il n'est pas question de mêler Edouard Mallemort à tout ça.

– Tu n'auras qu'à prendre un pseudo.

Quinze lignes, quinze colonnes. Il est pressé de me voir commencer, mais je temporise. Ma première livraison, pas avant trois semaines.

– Après, attention, ce sera une grille par semaine, précise Sonor.

Nous quittons le café. Dans la rue, je lui prends le bras.

– Sonor, je veux te dire, pour ton fils...

Il hoche la tête.

– Je sais, dit-il. T'en fais pas.